

Jean-Paul Beaumier, Réal Ouellet, Sylvain Trudel

Michel Lord

Numéro 125, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36649ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2007). Compte rendu de [Jean-Paul Beaumier, Réal Ouellet, Sylvain Trudel]. *Lettres québécoises*, (125), 36–37.

☆☆☆

Jean-Paul Beaumier, *Trompeuses, comme toujours*, Québec, L'instant même, 2006, 122 p., 16,95 \$.

Casser le silence avant qu'il nous broie

Un des fondateurs des Éditions de L'instant même, qui a pris ses distances depuis, Jean-Paul Beaumier, publie, avec *Trompeuses, comme toujours*, son quatrième recueil de nouvelles en près de vingt ans, après *L'air libre* (1988), *Petites lâchetés* (1991) et *Dis-moi quelque chose* (1998).

Un des rares écrivains québécois à s'en tenir strictement à la nouvelle, Beaumier la pratique comme un art discret où les silences sont assourdissants : silence entre père et fils surtout, mais aussi entre de nombreux « amants » ou « camarades ». La nouvelle « Votre fils qui... » en est un bel exemple. Le titre est la signature qu'un fils n'utilise jamais lorsqu'il écrit à ses parents, incapable qu'il est d'oublier un père qui ne lui parlait jamais. « À sa rencontre » joue sur les deux tableaux du silence et de la parole retrouvée, un père, un jour mis devant le fait que son fils est gai, décide de lui parler, sans savoir ce qu'il va lui dire. On devine que l'homme, qui s'était juré de ne pas reproduire la relation stérile qu'il avait eue avec son père, va bien faire les choses. L'usage pondéré de la parole fait disparaître tout drame, mais les occasions d'un tel bonheur sont rares chez Beaumier.

Le titre de la nouvelle éponyme renvoie quant à lui aux apparences qui sont souvent trompeuses, surtout lorsque homme et femme ne se parlent plus : ainsi, une femme, plus ou moins tenue à distance par son mari, est certaine qu'il a une amante, mais elle découvre qu'il s'agit d'un amant, un des garçons à qui l'homme enseigne.

Parfois, la mésentente au sein du couple génère des querelles plus légères qui semblent toutefois mener à la mort de la relation. Mais dans « Le réchauffement de la planète », le couple, se querellant au sujet d'un ventilateur, finit par faire la paix et sans doute l'amour. Ce qui n'est pas le cas dans « Première neige », l'une des quelques nouvelles à chute, plutôt imprévisible, mais non étonnante étant donné le type de personnage et la situation dans laquelle il est plongé : une femme abandonnée se réveille heureuse un matin de première neige, mais elle est tout à coup obsédée par celui qui est parti sans mot dire. Il payera cher son silence et sa disparition.

Silence et disparition s'entremêlent également de manière encore plus tragique dans « Moche », où une jeune fille, rejetée par ses camarades de classe (abandonnée à son propre silence), se suicide en cherchant à se refaire une beauté.



JEAN-PAUL BEAUMIER

Dans un tout autre type de situation, l'écrivain de « L'art de Simonide » ne parvient pas à retrouver en entrevue le nom de l'auteur qui l'a le plus influencé. La nouvelle commence mal, car le roman *L'œuvre au noir* est attribué à Marguerite Duras au lieu de Yourcenar : « Zénon. Ce dernier [nom] vous ramène au très beau roman de Marguerite Duras, *L'œuvre au noir*, que vous vous êtes promis de relire. » (p. 107) Suit le passage en revue frénétique et désespéré de différents noms pour retrouver celui de cet écrivain qui ne vient jamais. En finale, on croit comprendre qu'il est atteint d'alzheimer, le pauvre homme se demandant si, la nuit venue, il se « trouvera [un passant] pour accepter de [le] reconduire chez [lui] » (p. 112). Le drame ultime de la vie, plus encore que la mort, est sans doute la disparition de la mémoire qui nous plonge dans une détresse pire que tous les silences.

Jean-Paul Beaumier possède ce don propre au véritable nouvellier qui consiste à débusquer la faille au sein des existences les plus apparemment normales. *Trompeuses*, en effet, les apparences, mais pas les nouvelles de Beaumier, toutes taillées dans une langue impeccable.

☆☆☆

Réal Ouellet, *Par ailleurs*, Québec, L'instant même, 2005, 128 p., 16,95 \$.

L'ici et l'ailleurs : tous les jardins du monde

Toujours très actif dans la recherche savante, Réal Ouellet revient avec un deuxième recueil de nouvelles, *Par ailleurs*, après l'excellent *Regards et dérives* (L'instant même, 1997).



Dans les douze nouvelles de son dernier recueil, on retrouve l'habile conteur, toujours obsédé par certains motifs, dont l'écriture, de première ou de seconde mains, et la dérive existentielle. Mais s'y ajoute un élément nouveau et récurrent, celui de l'ancrage dans la

terre, dans le jardin, dans le plaisir de le cultiver. Ainsi, le texte de tête, « Le Nègre », donne le ton. Un homme, heureux de travailler comme « nègre » pour



RÉAL OUELLET

privé de ses oiseaux chéris. Sa femme le convainc d'aller les retrouver dans le Sud. Son voyage est désastreux, car il ne parvient plus à dessiner les magnifiques oiseaux qu'il voit dans toute cette luxuriance paradisiaque qui l'étourdit. De retour

des auteurs célèbres, se trouve malheureux le jour où on l'invite à (et où il décide de) rédiger son propre roman. Renouant après sa mésaventure auctoriale avec les plaisirs de l'écriture de l'ombre, il retrouve le goût de vivre, le bonheur de cultiver son jardin — car chaque fois qu'il termine un manuscrit pour un autre, il crée des plates-bandes ou un jardin d'hiver.

Le jardin peut aussi servir à autre chose que des végétaux. Dans « L'ornithologie », un homme ne vit que pour sa passion des oiseaux, qu'il dessine et peint. Il aime surtout les migrateurs, mais sombre dans la déprime en hiver,

au Québec, en plein hiver, il retrouve la joie et le désir de dessiner ses oiseaux dans son jardin d'hiver.

La nouvelle finale, « Le vagabond », met en discours un narrateur qui se remémore les étés où un vagabond revenait toujours à la ferme paternelle pour les aider à effectuer les travaux de la terre comme homme engagé. Cela rappelle un peu « Un vagabond frappe à notre porte » (*Un jardin au bout du monde*) de Gabrielle Roy, avec ses mêmes thèmes : le goût de la terre, du jardin, et le pouvoir de la parole, ici celle d'un Canadien errant qui revient toujours au pays, comme un Survenant.

Il y a même Dieu qui surgit dans le décor dans une des nouvelles plus développées, ce Dieu qui aurait paraît-il créé, entre autres choses, le paradis terrestre. Humoristique avant tout, cette nouvelle « merveilleuse » consiste surtout en un dialogue entre un simple pêcheur et un personnage qui se présente comme Dieu, et qui, à la fin, rappelle au pêcheur que ce sont les hommes qui ont fait Dieu à leur image et non l'inverse. Comme quoi il vaut mieux cultiver son jardin pour retrouver une parcelle de cette divinité perdue. Il faut lire *Par ailleurs* pour saisir toute la finesse et la complexité de l'art d'écrire déployé par Réal Ouellet.

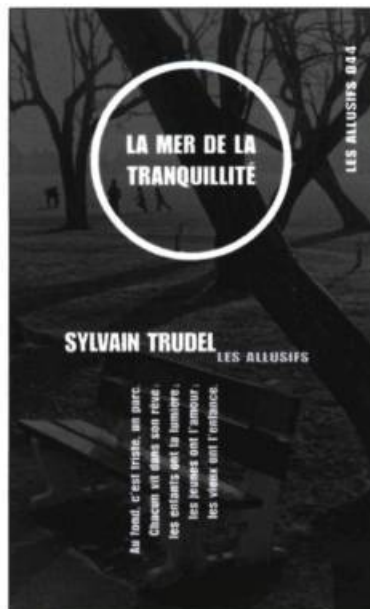


Sylvain Trudel, *La mer de la Tranquillité*, Montréal, Les Allusifs, 2006, 188 p., 21,95 \$.

La vie est une tragédie absurde

Le communiqué présentant Sylvain Trudel à l'occasion de la parution de son deuxième recueil de nouvelles se termine avec ceci : « Il se fit un jour [une nuit ?] romancier pour unifier sa vie dissolue. » Romancier ? Cela signifierait-il qu'il se soit fait également nouvellier pour diffracter sa vision du monde en des fragments épars ?

Trudel n'en est pas à ses premières armes dans le domaine, puisqu'il a publié *Les prophètes* (Quinze) en 1994. *La mer de la Tranquillité* appartient au même type d'imaginaire que *Les prophètes*, en ceci que s'y donnent en représentation des instantanés d'une vie quotidienne difficile. La misère physique et morale y est omniprésente, avec de rares zones de légèreté. « Épiphanies » ouvre le recueil en douceur pourtant, avec ce narrateur qui se rappelle son enfance pieuse et sa rencontre libératrice avec les choses de la chair. L'univers a encore un sens mais, dans l'optique de l'ensemble du recueil, pas pour longtemps.



SYLVAIN TRUDEL

Le monde de l'enfance et de l'adolescence est omniprésent dans l'ouvrage. Presque toutes les nouvelles sont narrées par un homme qui plonge dans son passé pour évoquer un drame qui l'a fortement marqué, comme ce garçon traumatisé par le chat immolé par d'autres garçons dans « Deux visages », ou comme cet autre, dans « L'Oiseau-Tonnerre », qui voudrait fréquenter une jeune fille laide et gardée dans des conditions immondes.

Les choses se dégradent de plus en plus dans les dernières nouvelles, dont la nouvelle éponyme, « La mer de la Tranquillité » où le jeune narrateur, apparemment sans abri, rencontre un

vieillard sur un banc de parc. Ce dernier râle contre la vie qui n'a plus beaucoup de sens, avec ses souffrances, sa solitude, et il finit par dire ceci : « [...] "n'oublie pas : dans notre vallée de larmes, nos espoirs sont comme les canards sur la mer de la Tranquillité" » (p. 103). Resté seul, le garçon pense soudain à « l'énigme tombée de la bouche empoisonnée d'un aïeul : il n'y a pas de canards sur la mer de la Tranquillité » (p. 105).

Pas beaucoup d'espoir non plus pour le jeune homme témoin d'un suicide sous le pont Jacques-Cartier et dont le père est en prison pour le meurtre de sa femme (la mère du garçon). La mort n'est pas vraiment exquise dans « La mort heureuse », qui raconte le suicide absurde de deux jeunes frères encore adolescents, absurde parce que le discours fait l'économie d'une explication de cette tragédie qui, comme de nombreuses autres, se déroule dans le silence.

En guise de clôture, « Vaisseau négrier » offre le long récit épistolaire d'un père mourant du cancer à son fils. Dans ce portrait/procès du monde, de ses réalités, de ses croyances aussi vaines qu'inutiles, l'humanité est perçue comme médiocre, et le narrateur ne s'épargne pas à ce chapitre. Le discours se fait noir, volontairement et consciemment nihiliste, mais paradoxalement documenté par de nombreuses références philosophiques et littéraires. Très écrit, *La mer de la Tranquillité* est un bel ouvrage, qui ne fait pas dans le fleur bleue, mais renvoie l'image d'un monde dur, presque insupportable.